



REVUE DE PRESSE

MACBETT

Farce tragique d'Eugène Ionesco
Adaptation & mise en scène Jérémie Le Louët

FRANCE INTER



DOMINIQUE MASSAT & JÉRÉMIE LE LOUËT © JUSTINE TAVERNE



COUP DE ♥ DU MASQUE ET LA PLUME

« Macbett » de Ionesco, Eugène Ionesco qu'on ne joue plus assez et dont le théâtre est d'un pessimisme radical et d'un humour ravageur. Alors c'est une parodie du « Macbeth » de Shakespeare inspiré par l'« Ubu » de Jarry, où Ionesco dénonce tous les êtres les plus ordinaires qui sont fascinés par le monde. Alors ils sont tous fascinés par le pouvoir dans son « Macbett ». C'est pour ça finalement que sa satire du pouvoir est bien plus féroce parce qu'il fait la critique de toute la politique et de tout le personnel politique. Et là, il emploie toute la théâtralité, le grotesque, le sublime, la tragédie, le vaudeville et ça donne une sorte de théâtre brut et sauvage que Jérémie Le Louët et sa compagnie Les Dramaticules montent à merveille au Théâtre Récamier qu'on est content de voir réouvert parce que le théâtre était fermé depuis 1977.

FABienne PASCAUD - LE MASQUE ET LA PLUME - FRANCE INTER - OCTOBRE 2026

EN LIGNE : [ICI](#)



JÉRÉMIE LE LOUËT © JUSTINE TAVERNE

TTT

Plaisir de retrouver la folle théâtralité et le regard noir d'Eugène Ionesco (1909-1994). On joue trop peu sa bouillonnante parodie de Shakespeare, père fondateur de l'absurde selon lui. Dans cette farce macabre, inspirée aussi de Jarry, Macbett est avide de pouvoir. Comme tous. D'autant que le roi à abattre, Duncan, est un monstre. Mais après l'avoir liquidé, et d'autres encore, Macbett sera lui-même massacré par un autre tyran. Chez Ionesco, les tragédies se répètent. Interprète du rôle et metteur en scène, Jérémie Le Louët monte avec bruit, fureur et humour grand-guignol cette inquiétante mise en abyme du pouvoir. Et réflexion métaphysique à la fois, dans des décors rouge sang. Ionesco y use et abuse de tous les styles de la scène, redant ainsi un hommage au théâtre même. Une troupe épatante le sert avec brio.

FABIENNE PASCAUD - TÉLÉRAMA - OCTOBRE 2026

EN LIGNE : [ICI](#)

LA TERRASSE



JONATHAN FRAJENBERG, JÉRÉMIE LE LOUËT, DOMINIQUE MASSAT, LAURENT PAPOT ET JULIEN BUCHY © JUSTINE TAVERNE

JÉRÉMIE LE LOUËT ET LES SIENS REVISITENT « MACBETT » DE IONESCO : UNE BRILLANTE CÉLÉBRATION DU POUVOIR DU THÉÂTRE

Artisans talentueux, Jérémie Le Louët et les siens revisitent *Macbett* de Ionesco, leur premier spectacle créé il y a 20 ans. La mise en scène et le jeu manient un art de la précision finement équilibré, laissant place au comique et à une réflexion critique sur la mécanique du pouvoir, sur la versatilité des pulsions humaines.

C'est une représentation véritablement habitée que proposent Jérémie Le Louët et la compagnie Les Dramaticules. Habitée par des fantômes du passé pleins de vigueur qui s'immiscent dans l'époque, habitée par tout ce qui fait une vie de troupe au long cours, qui a connu ses joies et ses peines, et qui a su, indéniablement, préserver et chérir son élan créatif. Il s'agit ici d'une double réécriture. Celle de Ionesco qui réinvente la pièce écossaise de Shakespeare devenue *Macbett*, farce sarcastique transformant certains personnages et intrigues, mais exposant aussi à sa manière grotesque la mécanique du pouvoir, l'ambition illimitée qui contamine tous les protagonistes, le prompt avènement de la tyrannie. Celle des Dramaticules qui vingt ans après revisite leur premier spectacle mis en scène juste après la sortie de l'école, qui fut alors couronné de succès et même chroniqué de manière élogieuse dans nos colonnes ! Après avoir achevé un cycle de créations, Jérémie Le Louët et les siens ont voulu régénérer leur pratique en revenant à cette œuvre initiale, qu'ils polissent et exacerbent sans aucun effet appuyé, en maniant un art de la précision qui fait mouche.

Cette nouvelle mise en scène au cordeau est une leçon de théâtre : la mise en scène trouve le juste équilibre en faisant place aux aspects contradictoires de la partition sans que l'un écrase l'autre, dans une amplitude et une jubilation d'un jeu très tenu qui impressionnent. Grâce aux interprètes tous excellents – Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, Dominique Massat et Laurent Papot -, la chair des mots se fait présence malicieuse, exercice pointu et profération virtuose.

Une théâtralité qui traverse les époques

Ainsi, la farce caustique et la tragédie désespérante coexistent dans une fluidité vive et rythmée. Même lorsqu'ils vrillent ou s'aventurent dans une veine grotesque, les mots résonnent à leur manière singulière. Enfant du siècle d'Hitler et Staline, Ionesco bien qu'associé au théâtre de l'absurde s'exprime évidemment sur les ravages du totalitarisme. Le comique laisse sourdre l'angoisse, met à jour la répétition du meurtre encore et encore, la propension à l'obéissance, à la servitude volontaire. Autant de dérives que la mise en scène éclaire avec intelligence. Comment ne pas reconnaître ça et là des échos évidents à notre actualité ? En fond de scène sont postées des effigies de guerriers de toutes époques, de l'Antiquité à nos jours, dans une tonalité écarlate (la scénographie est signée par Blandine Vieillot). La mise en scène s'amuse brillamment de ce paradoxe : le théâtre et ses artifices se voient (y participent la création sonore digne d'un film à suspense de Théo Pombet, les costumes d'Isabelle Granier) mais pourtant racontent, transmettent quelque chose d'essentiel en lien avec l'existence humaine. Et puisque la pièce traverse toutes sortes de registres, Jérémie Le Louët orchestre ce voyage comme un jeu, souvent drôle, où s'agitent des personnages comme des pantins livrés au destin. Une mécanisation qui au-delà de la forme fait écho à l'inéluctable avancée vers le pire, questionnant notre libre-arbitre autant que nos aveuglements.

« *Ce sont les événements qui règnent sur l'homme, non point l'homme sur les événements.* » dit Macbett, anti-héros tyrannique et enfantin, esclave du pouvoir et dépossédé de toute grandeur. Au fil de cette pièce affûtée, Les Dramaticules célèbrent la force du théâtre avec maestria, aiguissent aussi la puissance critique d'une farce pessimiste.

AGNÈS SANTI - LA TERRASSE - NOVEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

LE POINT



JONATHAN FRAJENBERG, JÉRÉMIE LE LOUËT, DOMINIQUE MASSAT, LAURENT PAPOT & JULEIN BUCHY © JUSTINE TAVERNE



C'est avec cette pièce d'Eugène Ionesco que Les Dramaticules s'étaient fait connaître en 2005. Vingt ans plus tard, la compagnie de Jérémie Le Louët et Noémie Guedj reprend ce texte pour en livrer une nouvelle mise en scène. Libre adaptation du « Macbeth » shakespearien, cette pièce offre plusieurs degrés de lecture. C'est l'histoire d'une amitié qui se mue en rivalité. C'est aussi celle de la folie qui s'empare parfois de ceux qui s'emparent du pouvoir.

Résumons : Macbeth et Banco sont deux chevaliers au service du roi Duncan. Le jour où les comtes Glamis et Candor tentent de renverser leur souverain, les deux hommes s'allient pour empêcher la chute du monarque. Celui-ci décide de les récompenser en leur promettant un titre nobiliaire. Mais seul Macbeth est finalement promu, ce qui va rendre furieusement jaloux Banco.

Les deux hommes vont, dès lors, s'entredéchirer, d'autant qu'une femme s'est interposée entre eux. Description subtile de la transformation d'un homme taraudé par l'ambition, le texte de Ionesco oscille entre drame classique et pièce de boulevard. La mise en scène ingénieuse de Jérémie Le Louët, qui campe un Macbeth ambigu, souligne la dimension burlesque de certains passages en marge de somptueux tableaux quasi cinématographiques.

BAUDOUIN ESCHAPASSE - LE POINT - DÉCEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

M LA SCÈNE



LAURENT PAPOT & JÉRÉMIE LE LOUËT © JUSTINE TAVERNE

MMMM

HAUT LIEU CHARGÉ D'HISTOIRE, DES SALONS DE JULIETTE RÉCAMIER AUX GRANDES HEURES DE L'AVANT-GARDE, LE THÉÂTRE JULIETTE RÉCAMIER A RÉCEMMENT RÉOUVERT SES PORTES, ET ACCUEILLE MACBETT D'EUGÈNE IONESCO, MIS EN SCÈNE PAR JÉRÉMIE LE LOUËT. SUR LE FIL, ENTRE TRAGÉDIE ET BURLESQUE, CETTE CRÉATION DÉPLOIE UNE ÉNERGIE FOLLE ET UNE INVENTIVITÉ SCÉNIQUE JUBILATOIRE. UNE PLONGÉE FÉROCE DANS L'ABSURDITÉ DU POUVOIR, OÙ LE RIRE CÔTOIE L'EFFROI.

Macbett : le pouvoir en pièces

Macbett n'est pas celui de Shakespeare mais celui d'Eugène Ionesco. La pièce précipite les personnages du dramaturge anglais dans une mécanique absurde où l'ambition dévore toute humanité. Le général Macbett, guidé par les prédictions d'une mystérieuse sorcière, finit par assassiner l'archiduc Duncan, qu'il servait auparavant. Il s'empare de la couronne. Devenu tyran, il s'enfonce dans une spirale meurtrière qui le conduit inexorablement à la solitude et à la mort. La Cie Les Dramaticules transforme cette tragédie du pouvoir en farce féroce qui révèle la folie des hommes.

Dès les premières images, le plateau semble jonché de terre et de cendres, vestiges d'un champ de bataille dont la violence continue de hanter les lieux. Des nappes de fumée envahissent l'espace, laissant émerger des silhouettes aux allures de spectres échappés d'un cauchemar. Les éclairages de Thomas Chrétien, très réussis, sculptent les volumes et ouvrent des zones d'ombre propices aux

apparitions. Fantômes, sorcières et ombres menaçantes prennent ainsi possession du plateau et des murs, comme dans un conte maléfique. Une fumée écarlate embrase la scène. Ainsi, le sang versé paraît-il contaminer jusqu'à l'air respiré.

Le travail sonore complète cette composition avec une inventivité réjouissante. Musiques épiques de films et bruitage off des scènes jouées soulignent le second degré à l'oeuvre. Des épées jaillissent de leurs fourreaux dans un fracas métallique. Un rideau invisible est tiré : Macbett (Jérémie Le Louët) fait mine de se cacher derrière. Des balles sifflent tandis que les comédiens feignent de les esquiver tout en poursuivant leurs répliques. Quelques explosions ponctuent les affrontements. Des croassements de corbeaux et le souffle du vent sur une plaine dévastée composent un paysage de guerre. L'emprunt à l'univers sonore des films d'action nourrit un décalage savoureux entre la violence suggérée et le jeu burlesque. Le spectaculaire tourne à l'absurde et glorifie la puissance d'illusion du théâtre.

L'étoffe des tyrans, la cervelle des pantins

Cette théâtralité débridée trouve son prolongement dans des costumes particulièrement soignés d'Isabelle Granier. Les étoffes lourdes, où dominent le vert, le doré, le rouge et le noir, inscrivent chaque personnage dans sa fonction. Les vêtements emprisonnent les corps dans une représentation figée, soit de la soumission, soit de l'autorité. Tout en proposant des écarts facétieux. Celui qui tue Macbett arrive ainsi en culotte courte casqué d'un heaume de chevalier.

Les personnages ressemblent à des pantins marqués au fer rouge par la folie et la bêtise. Le trône de Duncan, surmonté d'une couronne dorée, est monté sur roulettes. L'objet sacré du pouvoir devient un accessoire mobile, presque un jouet, que l'on déplace au gré des ambitions. L'objet s'inscrit dans une parade grotesque qui résume la dimension dérisoire des conquêtes politiques. Lorsqu'il sert encore Duncan comme général, Macbett obéit aveuglément aux ordres avec une docilité aussi stupide que déconcertante. Cette soumission prépare sa propre tyrannie.

Les interprètes de la Compagnie Les Dramaticules insufflent à cette galerie de figures une énergie explosive. Tout va vite, le texte comme l'action. Dominique Massat campe une Lady Duncan altière et redoutable, face à son mari, (Julien Buchy,) pleutre et tyrannique. Les gestes d'autorité tournent à la pantomime et les postures héroïques s'effondrent sous le poids de leur emphase. Le ridicule se mêle au tragique, dévoilant des êtres interchangeables. Macbett (Jérémie Le Louët) et Banco (Laurent Papot) sont ainsi de véritables sosies sur scène, unis dans la même médiocrité. Mais, derrière la bouffonnerie apparaît une vérité plus inquiétante, celle d'un pouvoir dont la violence repose sur la servilité de ceux qui le servent.

MARIE-LAURE BARBAUD - M LA SCÈNE - OCTOBRE 2026

EN LIGNE : [ICI](#)

20H30 LEVER DE RIVEAU



ANTHONY COURRET, JONATHAN FRAJENBERG & JÉRÉMIE LE LOUËT © JUSTINE TAVERNE

Vous pensiez que Shakespeare avait déjà suffisamment malmené « Macbeth » ? C'était sans compter sur Eugène Ionesco, qui reprend l'histoire, la passe à la moulinette de l'absurde et transforme la conquête du pouvoir en une formidable foire aux vanités. Les Dramaticules s'emparent de « Macbeth » avec une inventivité réjouissante, une énergie folle et un humour délicieusement féroce.

Tout commence avec des hommes qui n'avaient pas forcément prévu de devenir des monstres. Macbeth et Banco sont de fidèles serviteurs du pouvoir, jusqu'à ce que quelques sorcières viennent leur souffler des idées franchement peu recommandables. Et voilà que l'ambition pointe son nez, que la jalousie s'installe et que la raison commence à prendre ses jambes à son cou. Avec Eugène Ionesco, la tragédie shakespearienne se transforme en une farce politique où les ambitions sont aussi démesurées que les personnages peuvent être ridicules. On complot, on trahit, on assassine, on convoite le trône et l'on découvre qu'il suffit parfois d'un petit encouragement pour réveiller un tyran qui sommeillait tranquillement. Ce qui est formidable, c'est cette manière de nous faire rire de situations absolument terribles. Le pouvoir devient une obsession grotesque, une maladie contagieuse qui transforme les individus en caricatures d'eux-mêmes. Derrière les outrances et les situations absurdes, la mécanique reste terriblement reconnaissable car une fois que quelqu'un a goûté à la domination, difficile de lui faire comprendre qu'il serait peut-être temps de rendre les clés du château. L'humour est mordant, parfois complètement délirant et l'on savoure cette façon de tourner en ridicule ceux qui se prennent beaucoup trop au sérieux. L'auteur ne se contente pas de raconter l'ascension d'un tyran, par contre, il nous montre combien les mécanismes qui le fabriquent peuvent se répéter. Et franchement, voir la folie du pouvoir traitée avec autant d'insolence, ça fait un bien fou surtout en période de tensions politiques.

La mise en scène de Jérémie Le Louët est une véritable merveille d'ingéniosité. Pas besoin d'un château grandeur nature, de trois armées de figurants ou d'un véritable champ de bataille pour nous entraîner dans cette histoire de trahisons et de meurtres. Le théâtre possède ses propres armes et les Dramaticules savent merveilleusement s'en servir. Le travail de la lumière est particulièrement ingénieux. Il découpe les espaces, transforme les atmosphères, fait surgir les menaces et donne aux situations une dimension presque irréelle. Le travail sonore participe tout autant à cette immersion. Il accompagne les ruptures, amplifie les tensions, installe le malaise ou vient souligner l'absurdité d'une situation avec une précision redoutable. On passe ainsi du rire à l'inquiétude, de la farce au cauchemar, parfois en quelques secondes. Le talent se confirme dans la manière dont tous ces éléments dialoguent pour créer un univers cohérent dans la folie. Les effets ne sont pas là pour faire joli car ils racontent quelque chose, modifient notre perception et donnent de l'ampleur à ce qui se joue devant nous. On se laisse emporter avec un plaisir immense par cette succession de trouvailles qui rendent le plateau vivant, mouvant et imprévisible. C'est inventif, précis et audacieux. Une démonstration brillante qu'avec des idées, de la maîtrise et une sacrée imagination, quelques mètres carrés peuvent devenir un royaume entier prêt à sombrer dans le chaos.

La virtuosité des comédiens : Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, Dominique Massat et Laurent Papot se donnent à 1 000 %, avec une générosité et un engagement total. Ils plongent dans cette folie collective sans retenue, jouent avec les excès, les ruptures de ton et les métamorphoses, tout en conservant une grande précision. Leurs personnages peuvent être inquiétants une seconde et parfaitement grotesques la suivante. Une posture, un regard, une intonation suffisent parfois à faire basculer une scène dans le comique le plus réjouissant. On sent un véritable travail collectif et un sincère plaisir de jouer ensemble. La distribution maîtrise cet équilibre délicat entre la tragédie et la farce, sans chercher à rendre les personnages plus raisonnables qu'ils ne le sont. Au contraire, elle assume pleinement leur démesure. Les corps s'engagent, les voix explosent, les émotions débordent et les situations prennent des proportions délicieusement absurdes. Pourtant, derrière cette apparente anarchie, tout est parfaitement orchestré. C'est précisément ce qui rend l'ensemble aussi savoureux. On a l'impression d'assister à un joyeux dérapage permanent alors que chaque effet repose sur une formidable maîtrise et plaisir de jouer. Quelle joie de voir des artistes défendre un texte aussi exigeant avec autant de liberté et de fantaisie. Ils ne nous laissent jamais le temps de nous installer confortablement dans une situation. Une nouvelle idée surgit, un impromptu éclate, un personnage bascule et nous voilà repartis pour un tour de manège. Un manège où tout le monde veut devenir roi et où personne ne semble avoir pensé à installer des freins.

« Macbett » est une formidable réussite qui transforme la folie du pouvoir en un immense plaisir de théâtre. Jérémie Le Louët et les Dramaticules signent une mise en scène brillante, portée par un travail précis sur la lumière, le son et par des comédiens absolument déchainés. Drôle, intelligent, inventif, mordant et furieusement vivant, une revisite comme on aime.

PRISCA CEZ - 20H30 LEVER DE RIDEAU - OCTOBRE 2026

EN LIGNE : [ICI](#)

L'AUTRE SCÈNE



JULIEN BUCHY & DOMINIQUE MASSAT © JUSTINE TAVERNE

« MACBETH » : LA FARCE NOIRE DU POUVOIR SELON LES DRAMATICULES, À NE PAS RATER. APRÈS LEUR INÉNARRABLE « DON QUICHOTTE », APRÈS LEUR FOUTRAQUE « HAMLET » DE SHAKESPEARE, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES S'EMPRE DU PEU CONNU « MACBETH » DE IONESCO POUR NOUS LE PROJETER AU VISAGE AVEC UNE INCONTESTABLE PUISSANCE COMIQUE.

Ionesco en 1972 avec « Macbeth » détournait la solennité shakespearienne pour en faire une mécanique absurde, implacable, dans une dénonciation des dérives du pouvoir. Vingt ans après leur création, en 2005, les Dramaticules reprennent la pièce avec une vigueur intacte.

Avec son « Macbeth » (prononcez mac-bette, Eugène Ionesco revisite la tragédie shakespearienne pour en faire une parabole politique entre « Ubu roi » et les Monty Python. L'auteur du théâtre de l'absurde ne s'empare pas de Macbeth pour le moderniser ; il s'en sert pour révéler la mécanique politique intemporelle. Il y décrit au plus près des âmes la soif de pouvoir, la dérive autoritaire et l'ascension inarrêtable d'un tyran.

La pièce s'ouvre sur un pays gouverné par l'Archiduc Duncan, dirigeant autoritaire dont les décrets relèvent autant de la brutalité que de l'arbitraire administratif. Macbeth, général discipliné et loyal, réprime pour son maître une révolte, mais il voit ses efforts méprisés. Une prophétie, parodie des sorcières shakespeariennes et l'intrigante influence Dame Duncan suffisent à le pousser au meurtre. Le général élimine son souverain et s'empare du pouvoir...

La version d'Ionesco apparaît ainsi comme une fable sombre. La folie et les hallucinations de Macbeth, la rage de Lady Macbeth sont évacuées. Reste le grotesque logique d'un pouvoir livré à lui-même. Reste la tragédie des maîtres et des valets au sein d'un appareil politique qui refuse de se

voir dans le miroir de l'introspection. Le pouvoir est une pente funeste. Et comme nous sommes chez Ionesco, la pente est drolatique et souvent joyeusement absurde.

Le pouvoir comme compensation narcissique

La trajectoire de Macbett, soldat loyal qui devient assassin puis despote, fonctionne ici comme une étude clinique du narcissisme blessé. Au début, il obéit, intériorise l'injustice, avale l'humiliation. La troupe souligne ce moment fondateur : l'idéal du Moi en son trône se fissure. Quand la prophétie surgit, elle apparaît moins comme un appel du destin que comme un fantasme réparateur. Et Macbett une fois roi, ne gouverne pas : il jouit.

Une mise en scène jubilatoire

Le meurtre de Duncan devient passage à l'acte spectaculaire destiné à restaurer une image de soi effondrée. Macbett se hisse au pouvoir parce qu'il ne peut supporter de ne pas être tout. Le Louët dirige ses acteurs : Ils rejouent la tragédie de la toute-puissance infantile. La représentation théâtrale devient un rituel : une cérémonie politique où le pouvoir se rejoue comme un retour savoureux au théâtre, dans l'art même de l'acting.

La répétition : symptôme d'une pulsion de mort collective

Le texte d'Ionesco insiste sur le motif de la répétition du texte. Y affleure la pulsion de répétition. On pense aussi à la force des algorithmes de TikTok, aux mantras des discours populistes, aux médias de propagande étrangers, abusant de la fréquence des mêmes propos, des mêmes expressions. Un système social traumatisé reconduit indéfiniment la même structure de domination, dans l'au-delà du principe désormais désavoué de plaisir. Dans un engagement scénique puissant, les Dramaticules orchestrent ces allitérations sans jamais en atténuer l'horreur : le tyran n'est pas une anomalie, il naît du désir collectif. À chaque redondance, le détour clownesque, porté par le talent de la troupe, nous arrache un rire, comme pour conjurer.

Une farce qui révèle nos ombres

Et la troupe danse. Le style physique de la troupe prend ici une dimension symbolique. Les corps se heurtent, s'effondrent, se relèvent. Les changements de ton, du burlesque à la violence, fonctionnent comme autant de débordements du refoulé. L'absurde, loin de rendre le drame léger, devient un outil pour faire surgir l'inquiétante étrangeté du pouvoir.

Le spectacle fonctionne tel un miroir déformant pourtant d'une justesse implacable : il révèle ce que les sociétés préfèrent ignorer. C'est là que la farce d'Ionesco retrouve toute son acuité. La tyrannie n'est jamais seulement l'affaire d'un individu : elle incarne un imaginaire collectif, une faille profonde dans notre rapport au pouvoir et à la loi.

Sous la direction de Jérémie Le Louët, « Macbett » devient ce qu'il doit être : une fable sombre, mais hilarante, sur l'infantilisme politique, sur le désir de domination absolue et sur la jouissance destructrice qu'il engendre.

DAVID ROFÉ-SARFATI - L'AUTRE SCÈNE - DÉCEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

CHRONIQUES D'ALCESTE



LAURENT PAPOT, ANTHONY COURRET, JÉRÉMIE LE LOUËT, JULIEN BUCHY, DOMINIQUE MASSAT & JONATHAN FRAJENBERG © JUSTINE TAVERNE

Le pouvoir corrompt.

Les passions tristes sont à l'œuvre dans ce « Macbett » d'Eugène Ionesco, où on voit bien la dualité de l'être humain. Il ne peut résister à l'envie et se laisse facilement dévorer par l'ambition. La pièce est extrêmement riche, dénonçant l'absurdité de la guerre, montrant la répétition ou le bégaiement de l'Histoire grâce à une structure circulaire.

On voit bien « l'histoire avec sa grande hache », selon l'expression de Georges Pérec, où les vaincus sont contraints de reconnaître qu'il faut être du côté des plus forts et que nul ne saurait remettre en cause les jugements de l'Histoire.

La portée philosophique de l'œuvre est bien mise en valeur par la mise en scène, avec l'usage du micro à main et des lumières, ce qui permet de se rendre compte du caractère bien dérisoire des mots et s'accorde avec le fameux « Words, words, words » de William Shakespeare.

Le seul personnage féminin humain, Lady Duncan, est impitoyable, plus terrible que tous les hommes, elle exécute de sang-froid un soldat de façon assez inattendue dans la mise en scène audacieuse de Jérémie Louet. Elle compte les têtes qui tombent avec un plaisir non dissimulé, elle aguiche Macbett de façon ostentatoire, ce parti pris de la mise en scène est tout à fait dans l'esprit de l'œuvre de Ionesco.

Dominique Massat incarne le personnage de Lady Duncan avec un talent exceptionnel. Elle brille de mille feux sur scène. Sa performance justifie à elle seule d'aller voir la pièce. Le texte de Ionesco est bien mis en valeur par les interprètes. Cependant, ce qui ravit avant tout est l'inventivité de la mise en scène : l'idée de figurer la scène comme un échiquier est fantastique à la fois sur le plan esthétique et dramaturgique. La toute-puissance de Lady Duncan est ainsi habilement suggérée.

Le choix de ne faire apparaître qu'une seule sorcière et de ne donner à voir que son visage, comme projeté dans les airs, saisit le spectateur. On peut imaginer que c'est la voix intérieure de Macbett ou de Banco, qui s'exprime.

L'adaptation de « Macbett » fait l'impasse sur certains passages de l'œuvre, ce qui ne gêne aucunement celui qui a lu l'œuvre. Il s'agit en effet d'une recreation assumée qui transmet l'essence de l'œuvre originale.

Cette nouvelle œuvre a du cachet et suscite plaisir esthétique et réflexion sur la condition humaine. Une très belle réussite !

DAVID SEASON - CHRONIQUES D'ALCESTE - DÉCEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

HOTTELLOTHEATRE



LAURENT PAPOT, JÉRÉMIE LE LOUËT, JULIEN BUCHY & DOMINIQUE MASSAT © JUSTINE TAVERNE

La compagnie Les Dramaticules a choisi de recréer « Macbett », qu'elle avait donné avec succès en 2005. En vingt ans, la situation du monde a empiré. La pièce de Ionesco résonne terriblement aujourd'hui, où la folie meurtrière et paranoïaque d'autocrates dont le seul plaisir est d'humilier ceux qui les servent, semble avoir libre cours. Ionesco était souvent critiqué pour ses positions conservatrices mais on ne peut lui dénier une lucidité, quant à la marche de l'histoire humaine vers la barbarie plus que vers le progrès et la démocratie.

Le metteur en scène rappelle que « Ionesco (dans « Macbett ») y suit assez fidèlement la trame narrative shakespearienne et cherche inlassablement de nouvelles voies théâtrales ». L'intrigue est empruntée en partie à Shakespeare, mais Jarry, la farce du Moyen-Age, le théâtre de « l'absurde » ... pointent à travers les personnages.

Macbett et Banco comme leur double Candor et Glamiss sont des antihéros qui ne savent pas vraiment où ils vont, ni glorieux ni finauds pour un sou, émanations du théâtre de l'absurde. C'est bien exposé quand Macbett (Jérémy Le Louët) et Banco (Laurent Papot) perdus dans les fumigènes, errant sur le champ de bataille, s'appellent comme des enfants presque pour se rassurer.

Duncan a tout d'Ubu roi mais aussi de Caligula, mélange de cruauté et de bêtise, fort bien joué par Julien Buchy, il est sanguinaire par paresse ou dépression plus que par sauvagerie. La reine (Dominique Massat) est une mégère de farce autant qu'une belle sorcière, poussant tous les hommes qu'elle domine à s'entretuer, cliché absolu de la femme fatale et manipulatrice. Tout le répertoire du théâtre occidental s'est donné rendez-vous dans ce petit précipité tragi-comique.

Outre une lecture claire de la pièce, ce « Macbett » se fonde sur une rythmique et une scénographie attrayantes. Donné dans des couleurs rougeoyantes et nocturnes avec un régiment de soldats en carton de toutes les époques en fond de plateau, les acteurs jouent sur un grand damier rouge et noir. Le trône, enjeu absolu, est trop grand autant que la couronne dérisoire, vraie galette des rois. La forme s'accorde au fond en superposant d'un côté effets apparents, naïveté costumière, actions au premier degré, et de l'autre, médiocrité et cynisme prosaïque d'hommes qui n'en sont pas, tant ils sont le fruit des événements et de leur propre vacuité.

Alliance du divertissement et de la noirceur, cette recreation de Macbett rappelle malheureusement que le vingt et unième siècle n'est que la suite de vingtième dans la perpétuation de la violence. Le théâtre en parle peu en ces temps présents, tourné vers des sujets intimistes ou sociétaux, rien de tel qu'un grand auteur pour sonner le tocsin sous un déguisement cocasse.

Interprétation enlevée dans la lignée d'un théâtre populaire et exigeant, qui mériterait de rencontrer un large public.

LOUIS JUZOT - HOTTELLOTHEATRE - DÉCEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

CHANTIERS DE CULTURE



LAURENT PAPOT, ANTHONY COURRET & JULIEN BUCHY © JUSTINE TAVERNE

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES PRÉSENTE MACBETT. LA PIÈCE DE IONESCO À NE PAS CONFONDRE AVEC MACBETH, LA TRAGÉDIE DE SHAKESPEARE... FOLIE DU POUVOIR, CUPIDITÉ ET CRUAUTÉ, LES MÊMES INGRÉDIENTS SONT PRÉSENTS SUR SCÈNE MAIS, ENTRE HUMOUR ET IRONIE, FÉROCEMENT DÉCALÉS PAR LE MAÎTRE DE L'ABSURDE.

Assoiffés de pouvoir, Macbett et Banco assassinent le roi Ducan et s'emparent du trône. Las, l'entente cordiale entre les deux généraux tournent vite au vinaigre quand le second se sent quelque peu rejeté par son compère nouvellement coiffé de la couronne ! Qu'on ne peut manquer, d'ailleurs : dans le décor minimaliste au réalisme assumé avec ces figurines en bois grandeur nature, elle préside les festivités, pardon, les hostilités... Si le Macbeth shakespearien se voulait l'archétype de la tragédie politique, celui de Ionesco représente la farce politique par excellence : le pouvoir n'est qu'absurdité et folie, caprice d'hommes imbus d'une volonté de puissance diabolique. Le seul personnage féminin humain, Lady Duncan, est impitoyable, plus terrible que tous les hommes, elle exécute de sang-froid un soldat de façon assez inattendue dans la mise en scène audacieuse de Jérémie Louet. Elle compte les têtes qui tombent avec un plaisir non dissimulé, elle aguiche Macbett de façon ostentatoire, ce parti pris de la mise en scène est tout à fait dans l'esprit de l'œuvre de Ionesco.

Jérémie Le Louët, le metteur en scène, a très bien compris le message de Ionesco. Qui, pour les vingt ans de la compagnie, reprend leur première création qui actait en 2005 la naissance des Dramaticules. Avec l'humour et le sens du jeu qui honore l'excellence de cette bande de comédiens hors pair, trahisons et assassinats pour la conquête du pouvoir s'enchaînent et se ressemblent.

Jusqu'à la chute du tyran, lâchement trompé par Lady Macbett... Ubu rôde en coulisse, la bêtise et le grotesque aussi sous couvert d'un rire ravageur. La soirée est plaisante, festive, l'action menée tambour battant et les interprètes, présents sur scène presque d'un bout à l'autre de la représentation, s'en donnent à cœur joie dans cette parodie où seul le ridicule ne tue pas. Au final, le public est-il conduit à s'interroger sur le spectacle que nous offrent les Macbett d'aujourd'hui, tels Trump ou Poutine ? Il faut l'espérer.

YONNEL BOURGEOIS - CHANTIERS DE CULTURE - DÉCEMBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

LE LITTÉRAIRE



LAURENT PAPOT, DOMINIQUE MASSAT, JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JUSTINE TAVERNE

FEU LE DISCOURS DE FEU

Sur scène, quelques sièges, un trône, des silhouettes peintes constituent le décor. Deux ducs viennent se plaindre du souverain. Leur dialogue n'est pas un échange, mais une profération croisée d'invectives. Ils sont conduits par leurs paroles à fomenter une rébellion. S'ensuivent à un rythme accéléré l'ascension et la chute de Macbett. L'affaire est menée tambour battant, aux sons de trompettes tour à tour solennelles ou tragiques. Les discours s'emballent jusqu'à prendre un rythme qui les assimile à des coups de feu. On exécute en condamnant, prononçant la sentence comme inexorable et imprescriptible, pour la montrer aussi cruelle qu'injustifiée. L'assistance est tantôt sollicitée : représentant la cour, le public est aussi bien complice que témoin.

Le texte est un peu écourté, pour être adapté à un nombre réduit de personnages. Mais cette version expurgée de la pièce de Ionesco reste cohérente et efficace. Le jeu procède d'un savant travail sur la diction, dont les variations assurent l'intelligibilité du propos, tout en le tournant en dérision. Puisque ce sont les rapports de pouvoir qui sont manifestés et singés, le sens des répliques compte moins que leur ton. Victime des circonstances et des alliances, le nouveau roi tente de se jouer des personnes comme du destin.

Cette farce plaisante – ou grinçante – sur les conquêtes illégitimes est bien incarnée par les Dramaticules, dont on connaît la verve et l'inventivité. Cette reprise de leur premier spectacle est l'occasion de mettre en valeur leurs talents de comédiens. Les hyperboles attestent le grotesque des conflits fratricides et des guerres destructrices ; l'absurde est ici plus dans l'objet décrit que dans son récit.

CHRISTOPHE GIOLITO - LE LITTÉRAIRE - JANVIER 2026

EN LIGNE : [ICI](#)

LA TERRASSE - INTERVIEW



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © LES DRAMATICULES

DOUBLE RÉÉCRITURE : CELLE DE IONESCO QUI RÉINVENTE LA TRAGÉDIE SHAKESPEARIENNE, CELLE DE JÉRÉMIE LE LOUËT ET DES DRAMATICULES QUI REVISITENT LEUR MISE EN SCÈNE DE 2005, DANS UN MONDE OÙ LA MÉCANIQUE DU POUVOIR S'AVÈRE UNE PRÉOCCUPATION MAJEURE. LE GESTE D'UNE COMPAGNIE PARTICULIÈREMENT TALENTUEUSE, EN DIALOGUE AVEC L'HISTOIRE DU THÉÂTRE, ET AVEC SA PROPRE HISTOIRE.

Qu'est-ce qui vous a motivé à reprendre cette pièce créée en 2005 ?

Jérémie Le Louët : Nous étions arrivés à la fin d'un cycle, et avons ressenti collectivement le besoin d'une rupture. Suite aux créations *Don Quichotte* (2016), *Hamlet* (2018), *Pinocchio* (2020), puis *La Montagne cachée* (2023), nous nous sommes interrogés sur ce qu'on pouvait faire afin de régénérer notre pratique. Nous avons décidé de revenir à *Macbett*, comme pour nous débarrasser de tout superflu, de toute sophistication technique, en allant à l'essentiel : un théâtre de tréteaux, un texte, une équipe de comédiens et comédiennes qui ont l'habitude de travailler ensemble. C'est une sorte de revisitation. Cependant, pour ce spectacle très ancré dans nos corps, personne ne joue les mêmes rôles qu'à la création. *Macbett* fut notre première étincelle : c'est avec ce spectacle que nous avons appris notre métier, que nous avons connu nos premières exaltations, nos premières tournées. Il est émouvant pour nous de réinterpréter un texte qui nous a tant marqués. Nous avons retraversé toutes les questions esthétiques, dramaturgiques et philosophiques activées par le texte. C'est très régénérant.

« RECRÉER CETTE PIÈCE EST UNE MANIÈRE POUR NOUS D'INTERROGER NOS MÉTIERS, CE QU'EST LE POUVOIR DU THÉÂTRE. »

De quelle manière Ionesco s'empare-t-il de la pièce de Shakespeare ?

JLL : La pièce n'est pas une parodie, mais une opération critique sur le mythe. C'est l'unique fois où Ionesco entreprend un exercice de réécriture d'une pièce, et il choisit Shakespeare, à qui il voue une admiration totale. Les motifs sont les mêmes : ambition, domination, barbarie ; le plus brutal, le plus fanatique, le plus narcissique accède inexorablement au pouvoir. Ionesco nous raconte les destins extraordinaires de gens sans grandeur. Macbeth est un anti-héros et sa tragédie est une farce sarcastique. Ionesco y interroge la mécanique du pouvoir, mais aussi la force du théâtre. Il a déjà en 1972 écrit ses plus grandes pièces. Avec cette réécriture de *Macbeth*, Il se demande si le théâtre sert à quelque chose, s'il peut changer le monde, aider à une prise de conscience, à une remise en cause critique des comportements, des politiques, des idéologies... Il n'a aucune réponse à apporter, mais on le voit travailler, on le voit chercher : il met en jeu une espèce de traversée de l'histoire du théâtre, où se succèdent une multitude de registres, une multitude de mécanismes, dans un déferlement verbal « *tragi-ubuesque* ».

Comment le texte résonne-t-il aujourd'hui ?

JLL : La pièce nous paraît plus nécessaire encore. Elle résonne bien plus fort qu'en 2005 ! Les sociétés changent, les pulsions humaines demeurent les mêmes... Certains éléments qui pouvaient paraître caricaturaux ne le sont quasi plus, et de nouveaux échos, parfois évidents, apparaissent. Nous vivons dans un monde fracturé, marqué par plusieurs guerres, par des rapports de force puissants, avec des dictatures, des théocraties, des gens endoctrinés. Depuis 2005, nous avons beaucoup expérimenté, et recréer cette pièce est une manière pour nous d'interroger nos métiers, ce qu'est le pouvoir du théâtre, la théâtralité. C'est une pièce dans laquelle il y a des fantômes : ceux de Shakespeare, de Ionesco, mais aussi les fantômes des artisans que nous étions quand nous avions 20 ans de moins. Discuter avec ces fantômes, cela fait naître beaucoup de controverses, de passion, et d'émotion.

AGNÈS SANTI - LA TERRASSE - OCTOBRE 2025

EN LIGNE : [ICI](#)

THÉÂTRAL MAGAZINE - INTERVIEW



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JUSTINE TAVERNE

JÉRÉMIE LE LOUËT AVAIT MONTÉ MACBETH IL Y A VINGT ANS, LORSQU'IL CRÉA SA COMPAGNIE LES DRAMATICULES. AVEC LA MÊME ÉQUIPE, MAIS DANS DES INTENTIONS ET DES PERSPECTIVES DIFFÉRENTES, IL SE CONFRONTE DE NOUVEAU AU CHEF-D'OEUVRE DE IONESCO.

IONESCO INTERROGE LE THÉÂTRE

Théâtral Magazine : Quel rapport y a-t-il entre le Macbett de Ionesco et le Macbeth de Shakespeare ? Une simple parodie ?

Jérémy Le Louët : Ionesco écrit *Macbett* en 1972. Il n'est pas un jeune auteur, ses grandes pièces sont derrière lui. Réécrire *Macbeth*, ou donner sa version de cette pièce, ne peut être un amusement parodique. Ionesco tient Shakespeare pour le plus grand écrivain de toute l'histoire de l'humanité. Aller sur les pas de ce géant représente plutôt une forme de défi à travers lequel Ionesco tente de se jauger lui-même. En écrivant *Macbett*, il interroge la force de l'art dramatique. Qu'est-ce que la théâtralité ? Le théâtre est-il encore à même de dire l'horreur du monde ? De témoigner de la violence de nos pulsions ? Un auteur qui prend la parole peut-il encore être entendu ? C'est parce qu'il se pose ces questions-là que la pièce reste si actuelle. Et aussi parce que le contexte international dans lequel il écrit en 1972, celui d'un monde fractionné où s'affrontent des systèmes de propagande inverses offre des échos troublants avec celui d'aujourd'hui.

TM : On pense souvent à Ubu Roi quand on lit la pièce...

JLL : Oui, il y a des points communs dans la bêtise, la cruauté, la violence des personnages. Mais *Ubu Roi*, pour le coup, n'est qu'une parodie. Jarry se contente d'accumuler les personnages idiots et cruels, et de les brocarder. Il n'y a pas de poésie, pas de sublime, juste un étalage de bêtise. *Macbett* est bien plus ambitieux, bien plus maîtrisé. Les scènes sont merveilleusement écrites par un auteur au sommet de son art, qui change de registre avec une facilité déconcertante. Il nous amène où il veut dans tous les styles. Il mélange blagues potaches et tentatives poétiques. Plus nous travaillons *Macbett*, plus nous avons la certitude d'avoir affaire à une très grande pièce. Ionesco a d'étonnantes audaces formelles : par exemple dans les scènes du début, où il manie la répétition pour suggérer le trouble, l'inavouable. Ou dans sa manière d'intégrer le spectateur à son écriture théâtrale.

TM : Avec ses contradictions, ses renversements de situation, *Macbett* laisse une impression très chaotique...

JLL : Ces contradictions sont au cœur du projet de Ionesco. Elles permettent de montrer le monde tel qu'il est, dans sa sauvage et brutale absurdité. Si on le décrit d'une manière homogène, on n'est pas fidèle au chaos. L'une des grandes réussites du *Macbett* de Ionesco est de représenter le chaos du monde. En cela, il est fidèle à la célèbre citation de *Macbeth*, « La vie n'est qu'une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne veut rien dire. ». Cette citation n'est pas reprise par Ionesco. Mais tout se passe comme si, en écrivant *Macbett*, il avait voulu illustrer la phrase de Shakespeare...